

Se « déconfiner » avec *La prochaine fois, le feu* de James Baldwin :
Sortir du ghetto et d'abord le comprendre...

Vous tenez dans vos mains une pépite.
Et croyez moi, nous ferions bien de prendre à la lettre ce
titre rugueux [...]
Nous n'entrons pas ici dans un univers de bons et de
méchants, de force et d'impuissance. Justement. James
Baldwin propose d'en sortir.
Christiane Taubira, préface à *La prochaine fois, le feu*.

En mars dernier, je sortais la nuit pour l'heure réglementaire. Comme j'habite un quartier un peu excentré de Reims (le faubourg de Laon), au bout d'une demi-heure, j'arrivais toujours à la voie de chemin de fer, le centre-ville était de l'autre côté. Cela m'a rappelé, à l'inverse, la limite de Midway — un mur invisible entre un quartier interdit et celui où j'habitais. J'étais élève d'échange, en 1964-1965, au lycée des *University of Chicago Laboratory Schools*, à l'extrémité sud de Hyde Park (le seul quartier « intégré » de la ville à l'époque). La frontière, c'était Midway, une large avenue qu'il était défendu de franchir. Il était cependant facile de la traverser : de l'autre côté j'ai vu un quartier dégradé, Woodlawn, partie nord du South Side — un des quartiers les plus pauvres et les plus dangereux de la ville. Selon Baldwin, ces « rues d'une vie intense, violente et si difficile » tiennent « un million d'êtres humains en captivité¹ ». On y voit des maisons délabrées et beaucoup d'enfants. On s'y sent vite mal à l'aise : je voulais comprendre ce que signifie une telle pauvreté dans le pays le plus riche du monde. Les *Laboratory Schools*, fondées par John Dewey, nous ouvraient au monde et à la culture de manière active, vivante, créative, mais il y avait aussi quelque chose à apprendre auprès de ceux qui habitent de l'autre côté de cette barrière. Comment la franchir ?

Des camarades m'ont mise en contact avec le *Student Non-Violent Coordination Committee* (SNCC) de l'Université de Chicago. Au cours du *Freedom Summer*, des militants avaient participé dans le Sud à l'enregistrement des afro-américains sur les listes électorales organisé par le CORE (*Congress of Racial Equality*). Le Mississippi comprenait alors 50% de Noirs et seulement 5% étaient inscrits. Poursuivant les luttes des *Civil Rights*, ils avaient créé une association, *Student Woodlawn Area Project* (SWAP), afin d'aider des jeunes enfants d'âge préscolaire à mieux parler dans un centre social du South Side et des élèves afro-américains du lycée public à se préparer aux tests universitaires. C'était l'occasion d'entrer dans le quartier, d'écouter des enfants et des jeunes de notre âge.

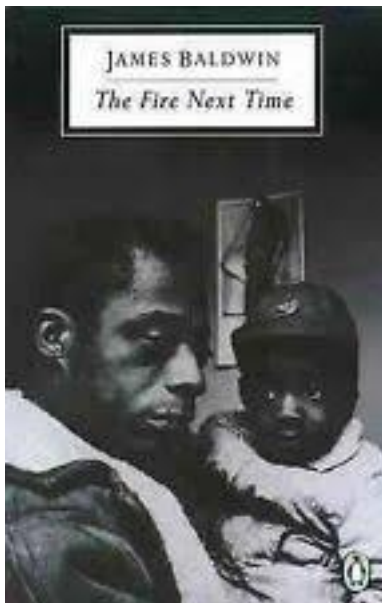
Certes, nous sommes parvenus à aider des enfants à s'exprimer et quelques élèves du lycée à améliorer leurs résultats, mais je comprenais mal l'ensemble de cette situation si complexe et si grave. J'en ai pris davantage conscience quand nous avons emmené des enfants de cinq à sept ans au Jackson Park au bord du lac

¹ Aujourd'hui le South Side comprend 760 000 habitants dont plus de 93% sont des Noirs.

Michigan². (J'y avais observé des oiseaux avec les ornithologues de la société Audubon.) Dans le ghetto les échanges avec les autres vivants sont rares : pas d'animaux, peu d'arbres, des herbes folles autour de maisons dégradées. Nous pensions qu'ils seraient heureux de découvrir des fleurs, des grands arbres, des oiseaux, l'immensité du lac Michigan, et de jouer au ballon sur l'herbe. À notre surprise, ils sont restés immobiles, effrayés, comme opprésés par le vert de l'herbe et des feuillages. Il se passait là quelque chose que j'ai pu appréhender bien plus tard. Nous leur lisions des histoires de forêts, de fermes, d'animaux, qu'ils ne pouvaient se représenter faute d'expériences réelles, sensorielles.

Baldwin revenait d'Afrique quand il a écrit *The Fire Next Time*, envoyé au *New Yorker* à la place de son récit de voyage. Peut-être a-t-il rêvé en voyant jouer des enfants africains, comme Amkoulel, l'enfant peul, et ses camarades ? Ils vivaient si proches des plantes et des bêtes « qu'aucun animal, même de mauvaise réputation, ne pouvait [les] terroriser. » Dans « le monde moderne », la pauvreté consiste aussi en une « perte en expérience du monde », qu'ont signalée Péguy, Arendt et Benjamin. Harmut Rosa dirait sans doute que ces enfants du ghetto ont été privés de leur capacité de « résonance » avec le monde. Comment avait-on pu en arriver là ?

J'en ai parlé à des camarades. L'un d'entre eux m'a prêté *The Fire Next Time* de James Baldwin (publié en 1963). Le titre reprend un *Negro Spiritual* : « Dieu a envoyé à Noé le signe de l'arc-en-ciel / Plus d'eau, la prochaine fois le feu. » Baldwin est né à Harlem, au nord de Manhattan. Il vivait en étranger dans sa ville natale : à dix ans, des policiers s'étaient moqués de lui et l'avaient battu. Pour lui la frontière était au sud de son quartier : « J'avais treize ans et je traversais la 5^e avenue sur le chemin de la Bibliothèque Publique de la 42^e rue, et le flic au milieu de la rue a marmonné devant moi : "Pourquoi vous, les Nègres, ne restez-vous pas à votre place ?" »



² La Bibliothèque présidentielle des Obama à Jackson Park sera inaugurée en 2021. Elle suscite des inquiétudes des habitants de Woodlawn qui craignent une augmentation de l'immobilier...

Le « confinement » dans l'espace clos du ghetto est un moyen de les maintenir « à leur place ». Le jeune homme pouvait marcher dans les rues, mais qu'il ne s'avise pas d'entrer dans un magasin ou un immeuble par la porte d'entrée, « pour lui c'était la porte de service, l'escalier sombre et la cuisine ou le sous-sol. » Il insiste sur la peur constante — peur des Blancs, de la police, des trafiquants divers — et les humiliations répétées. Vivre à Harlem (ou dans le South Side) c'est éprouver « une impression de congestion assez semblable à ce martèlement insistant, affolant, claustrophobe, qui vous résonne dans le crâne lorsque vous essayez de respirer dans une pièce trop petite dont les fenêtres sont fermées. » La frontière qui enserme ainsi les Noirs, W. E. B. Du Bois l'appelait « *color line* », c'est une frontière à laquelle se heurtent ceux « de couleur » dès qu'ils sortent des espaces qui leur sont réservés.

Comment résister à cet enfermement ? Dès le cours préparatoire, une institutrice (blanche) lui avait ouvert la voie : « Tu un garçon très intelligent. Continue à bien travailler », lui avait-elle dit. Au collège, une enseignante (blanche) lui prêtait des livres qu'il lisait le soir en les tenant de la main gauche tandis qu'il donnait le biberon au petit dernier de la main droite. Elle l'emmenait quelquefois au théâtre. Son professeur de français au collège, le poète noir Countee Cullin, l'a initié à la littérature. Franchir la frontière, c'était aussi pour lui descendre vers la grande Bibliothèque et le quartier de Greenwich Village, oasis de liberté où il sera accueilli par des artistes et des intellectuels. Après le lycée, où il souffrit du racisme, il n'a pas pu aller à l'université, il a travaillé comme ouvrier, plongeur, aide de cuisine. Installé dans le Greenwich Village, il a pu s'écarter des « tempêtes » de Harlem et fréquenter « les hauteurs bien protégées par le savoir des sages³ » : il lit des poètes, des philosophes, discute avec des écrivains et des artistes, écrit des nouvelles. Il insiste sur l'importance vitale du savoir, de l'étude, du partage au cours de discussions, parfois d'affrontements (contre des Blancs sourds à sa révolte, à Chicago contre des *Black Muslims* opposés à sa liberté d'artiste, contre des pasteurs baptistes hostiles à son homosexualité). Baldwin ne cesse d'appeler au dialogue et à la modération.



³ « Rien n'est plus doux que d'occuper les hauteurs protégées par le savoir des sages, régions sereines »
Lucrèce, *De la Nature* II 7-8.

Lassé des violences racistes qu'il subit à New York, il se réfugie auprès de musiciens noirs à Paris en 1948. Il revient aux États-Unis en 1958, impressionné par les luttes contre la ségrégation dans le Sud. Il tenait pour des héros Rosa Parks, qui ne céda pas sa place à un Blanc dans le bus, et les adolescents qui sont entrés dans des lycées blancs sous les huées, au péril de leur vie. Il participe activement aux actions du CORE et du SNCC, notamment à la grande « Marche de Washington pour du travail et la liberté » en août 1963. C'est au milieu de ces combats, tandis que se multiplient les assassinats de Noirs dans le Sud, qu'il écrit *La prochaine fois, le feu*. La première partie est une lettre à son neveu de quinze ans pour le centième anniversaire de l'émancipation : « ce que les Blancs t'obligent à supporter ne porte pas témoignage de ton infériorité mais de leur cruauté et de leur peur ». La deuxième, intitulée « Au pied de la Croix. Lettre d'une région de mon esprit », rappelle d'abord l'histoire de l'esclavage : un Noir américain est « un païen kidnappé, vendu comme un animal et ainsi traité », considéré dans la première constitution américaine comme 3/5 d'humain. La mémoire de l'esclavage est restée vive dans les familles de Noirs. Le récit de Frederick Douglass, esclave évadé, montre les humiliations et les cruautés que subissaient les Afro-américains.

Après des récits saisissants d'expériences de ségrégation, Baldwin termine par un appel à la liberté, « transcender les réalités de couleur, de nations et d'autels. » Il fait vivre la pensée et les émotions de ses personnages : c'est par la littérature que la porte a été entrouverte, la barrière du ghetto soulevée grâce à lui... La justesse et la force poétique de ce texte m'ont incitée à tenter de vivre quelque temps « de l'autre côté ».

En mars, j'ai demandé aux quakers⁴ responsables du programme d'échanges s'il serait possible de poursuivre les expériences du SWAP avant de rentrer en France. Ils m'ont proposé de participer à un chantier qu'ils organisaient, du 26 juin au 14 août, à Haughville, un quartier d'Indianapolis, habité essentiellement par des Noirs, ouvriers, chômeurs ou retraités, trop pauvres pour entretenir leurs maisons de bois. Nous étions chargés de les repeindre. Cette fois, nous étions à l'intérieur du ghetto, à deux miles du centre-ville, mais nous ne sortions pas de notre quartier, non que le pont de la White River soit infranchissable, mais parce que, au bout d'une semaine, cela n'avait plus de sens de retourner d'où nous étions venus. Nous étions pris par les chantiers, les échanges, la violence parfois, la musique... Nous dansions dans les arrière-cours et sous le pont où l'acoustique était puissante. Nous avons partagé le travail et les danses, souvent aussi la peur des drogués, des voleurs, et de la police quand nous étions dehors après le couvre-feu (22 heures pour les moins de 18 ans). Nos camarades d'Haughville deviendront ouvriers, soldats, chômeurs ou infirmières — et trafiquants, prostituées, prisonniers... Près de 70% des Noirs américains âgés de 40 à 50 ans ont connu la prison. Aujourd'hui, le quartier d'Haughville est un des plus pauvres et des plus violents des États-Unis, plus de 40% des jeunes ne sont pas diplômés de l'enseignement secondaire. Le revenu moyen est en-dessous du seuil de pauvreté.

Grâce aux camarades de Woodlawn et de Haughville, grâce à Baldwin, ce peuple, quelle que soit sa « couleur » et quelles que soient ses banlieues, habite « une région de mon esprit ». Pendant que nous applaudissions les infirmières, j'ai

⁴ *The American Friends Service Committee* organise des échanges internationaux d'élèves et des chantiers au recrutement international pour venir en aide à des populations touchées par des catastrophes ou par la pauvreté afin de dépasser le nationalisme et de développer une solidarité humaine planétaire (Pierre Ceresol en Suisse et Étienne Reclus en France ont contribué à la fondation de ces programmes.)

fait connaissance avec une voisine, ouvrière retraitée d'une verrerie, le dos brisé par le travail...

Le « problème noir » est social et politique : l'idéologie du « *self-made man* » se brise sur la réalité d'une exploitation impitoyable. Au centre de Chicago, la magnifique ligne des gratte-ciel des banques et des multinationales ne cesse de croître en hauteur, tandis que s'accroît la vulnérabilité des habitants du South Side. La politique reaganienne, qui devait mener à la prospérité de tous, a conduit à l'effondrement de la part des revenus des 50% les plus pauvres : en trente ans, elle est passée de 20% à 12% alors que les revenus des 1% les plus riches dépassent les 20%. Le salaire minimum est redescendu en 2019 au taux de 1960 (7,21 \$)⁵. Cela se traduit par des corps de plus en plus vulnérables et des esprits de plus en plus aliénés.

Autre conséquence de l'influence persistante de la pauvreté et de la ségrégation : à Chicago, les afro-américains représentent 72% des morts du covid-19, mais 30% de la population. Des études montrent que les habitants de quartiers pauvres sont davantage susceptibles de mourir de l'épidémie : logements insalubres, bas salaires, chômage, mauvaise santé, métiers de service (infirmières, chauffeurs de bus, caissières de supermarché etc.). De plus 19% des Afro-américains n'ont pas d'assurance médicale. Un rapport montre que 21% d'entre eux, alors qu'ils étaient malades, n'ont pas consulté de docteur pour des raisons économiques (contre 14% de Blancs). En mauvaise santé, ils résistent moins à la maladie. La différence d'espérance de vie est de neuf ans entre les Noirs et les Blancs à Chicago.

Le 25 mai 2020, George Floyd est étouffé par des policiers blancs à Minneapolis : « *I can't breathe* » furent ses dernières paroles. Baldwin évoquait cette sensation d'étouffement, si terrible ici. Ta-Nehisi Coates demande comment « vivre libre dans ce corps noir », dans un « système qui fait de [ton] corps un objet destructible ». Sa lettre à son fils, en écho à celle de Baldwin à son neveu, analyse « l'expérience viscérale du racisme, le fait qu'il détruit des cerveaux, empêche de respirer, déchire des muscles, éviscère des organes, fend des os, brise des dents. [...] La sociologie, l'histoire, l'économie, les graphiques, les tableaux, les statistiques finissent tous par s'abattre sur le corps avec une violence inouïe ».

Sur un total moyen de 1000 personnes sans armes tuées par la police, le nombre de Noirs, ces trois dernières années, est de 31 par million, celui de Blancs de 12. C'est-à-dire qu'un Noir a trois fois plus de probabilité d'être tué par un policier qu'un Blanc...

Après le meurtre de George Floyd, d'immenses manifestations de colère et d'espoir se multiplient dans le monde. C'est le mouvement le plus important aux États-Unis depuis les *Civil Rights*. En juin 2020 on lit sur un mur d'Indianapolis un graffiti à la craie : « YOU CANNOT CHANGE WHAT YOU DO NOT FACE JAMES BALDWIN ». La citation n'est pas exacte, mais l'esprit y est : « *Not everything that is faced can be changed, but nothing can be changed until it is faced.* » (On ne peut pas changer tout ce qu'on affronte, mais on ne peut rien changer sans l'affronter). La silhouette frêle de Baldwin se glisse parmi les manifestants, sa pensée met en mouvement

⁵ Converti en pouvoir d'achat de 2013, le salaire minimum était de 8,40 \$ en 1965, il est passé à 6 \$ en 2008 et remonté à 7,25 \$ en 2020 (piketty.pse.ens.fr/capital21c.) Le Congrès a refusé la loi proposée par Obama d'augmenter progressivement le salaire minimum à 10 \$.

La plupart des grandes questions de son époque n'ont pas été résolues, mais relire Baldwin nous apprend à aller de l'avant, à dépasser les identités figées et les assignations normatives. Il refuse d'être enfermé dans ce que Frantz Fanon appelle « la tour substantialisée du passé ». Baldwin cherchait un chemin à l'écart à la fois de l'intégration à la culture dominante et du séparatisme. Il rejetait la haine, s'intéressait à la diversité des expériences humaines. « L'identité » n'est pas déterminée mais est une modalité du multiple et de la variation : « chacun de nous [...] contient l'autre, l'homme contient la femme et la femme l'homme, le Blanc contient le Noir. Nous sommes une partie de l'autre. » Il conçoit l'individu comme un être en devenir dans l'échange avec d'autres.

Son œuvre littéraire est traversée de ces circulations entre cultures : on y perçoit la rigueur morale et intellectuelle de Thoreau et Emerson, de multiples poèmes en diverses langues, l'héritage des *negro spirituals* et des prêches dans les églises des quartiers noirs. De quinze à dix-huit ans, Baldwin fut un « *boy preacher* ». Comme un jazzman, il improvisait, à partir de versets de la Bible, des sermons qui sollicitaient l'imagination et les émotions de la congrégation jusqu'à ce qu'elle se mette à danser. Adulte, il s'est éloigné de toute religion, mais son écriture a gardé la pulsation de cette musique. Il aimait particulièrement « la lamentation lente, haute, rythmée du blues ».

En cet été de fonte des glaciers et d'incendies de forêts, le feu semble s'approcher. Pourtant Baldwin n'a rien d'un prophète d'apocalypse, au contraire il nous donne des forces pour résister : inventer de nouvelles relations, de nouvelles valeurs partageables. Chaque libération en appelle une autre. Il invoque l'amour « dans le sens rude et universel de quête d'audace et de croissance ».

Oui, Baldwin nous « déconfiner »...

Colette Camelin, texte du témoignage sur le « déconfinement » donné au cours du « foyer » à Cerisy-la-Salle, le 26 juillet 2020.

Éléments de bibliographie

Bâ Amadou Hampâté : *Amkoullel l'enfant peul*, Actes Sud, 1991.

Baldwin James : *The Fire Next Time* (1963), Penguin Books, *La prochaine fois, le feu*, Gallimard (édition de 2018 avec une préface de Christiane Taubira) ; *Go Tell it on the Mountain* (1953), *La conversion*, Gallimard ; *Notes of a Native Son* (1955), *Chronique d'un enfant du pays*, Gallimard ; *The Amen Corner*, *Le coin des « Amen »* traduit et préfacé par Marguerite Yourcenar, Gallimard. 1954. *I Am Not Your Negro*, recueil de textes rassemblés et édités par Raoul Peck et traduits par Pierre Fulan, Robert Laffont, 2017 ; réédition, 10/18, 2018.

Baldwin James and Steve Schapiro (photojournalist), *The Fire Next Time*, Taschen, 2019. (Photographies saisissantes de Baldwin et du mouvement des *Civil Rights*).

Bienne Gisèle : *Chicago, je reviendrai*, l'École des loisirs, 2007. (Récit de mon expérience américaine).

Coates Ta-Nehisi : *Between The World And Me* (2015) *Une colère noire, lettre à mon fils*, préface d'Alain Mabanckou, Autrement.

Douglass Frederick, *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave, written by himself* [1845], New American Library. *Vie d'un esclave américain*, Chronos, 2018.

Du Bois W.E.B. : « The Problem of the 20th Century is the Problem of the Color Line, » in *The Soul of Black Folks*, 1903.

Fanon Frantz : *Peau noire, masques blancs*, Maspero, 1952.

Mabanckou Alain : *Lettre à Jimmy*, Fayard, 2007.

Nigdélian Valérie : « James Baldwin, un homme libre », « Sur les traces de Jimmy », « Un penseur de l'identité » *Le Matricule des Anges*, n°195, juillet-août 2018.

Piketty Thomas : *Capital et idéologie*, Seuil, 2019.

Rosa Harmut : *Résonance*, La Découverte 2019 ; *Rendre le monde indisponible*, La Découverte 2020.

The Color Line, les artistes afro-américains et la ségrégation, exposition au musée Quai Branly, 4 octobre 1916-15 janvier 1917.

Key Facts on Health and Health Care by Race and Ethnicity, consulté le 9 août 2020.

United States Wages and Salary Growth consulté le 9 août 2020.

Plusieurs articles du *Chicago Tribune*.

(Je traduis les citations de l'anglais)